

COUPE DE CHEVEUX

A

50 CENTIMES

ESQUISSE DE LA VIE PARISIENNE EN UN ACTE

PAR

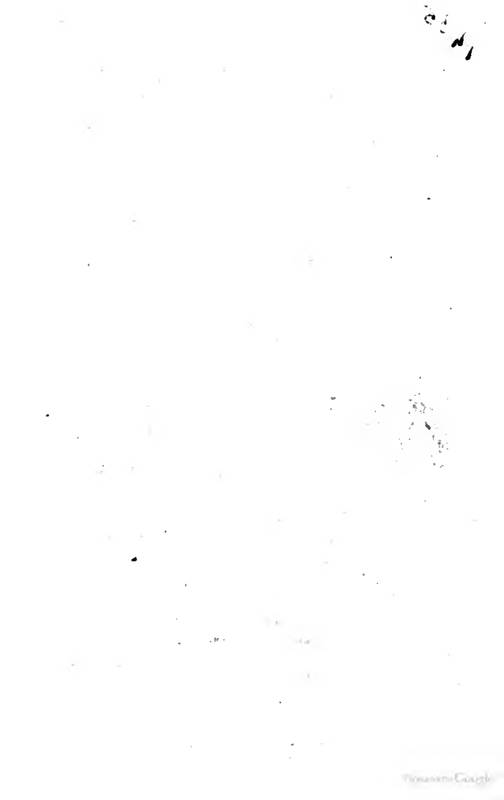
M. CHARLES GABET

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 30 mai 1873.



PARIS
LIBRAIRIE DE J. BARBRÉ, ÉDITEUR
12, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

1873



A

M. HIPPOLYTE HOSTEIN

Témoignage d'une inaltérable amitié.

CHARLES GABET.

PERSONNAGES.

LE BARON VANDÉMAL............ ...	MM. REIKERS.
CHENU, coiffeur.................	CALISTE.
GUSTAVE	FABIEN.
AUGUSTE, garçon coiffeur...............	COSME.
BOISSEAU.....................	MOUTY.
UN MONSIEUR, rouge de cheveux...	PAUL ALBERT.
BOURGEOIS........................	PELLRIN.
2e GARÇON.......................... ..	GIARD.
3e id.	FLEURY.
1er CLIENT..............................	ARDENNEAU.
2e d°.	DUMONT.
3e d°.	PAULET.
ROSE POMPON, comédienne..	MMes HELMONT.
ERNEST................................	JANE GÉNAT.
Mme CHENU..........................	DOLLY. / ROSE MAYER.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. BAUGÉ, Régisseur général du théâtre de la Renaissance.

COUPE DE CHEVEUX

A

50 CENTIMES

Le théâtre représente un salon de coiffeur à Paris ; portes au fond à droite et à gauche ; toilettes à droite, à gauche, et au fond à gauche ; en oblique au fond à droite un comptoir ; en oblique au fond à un lavabo ; diverses patères.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHENU, AUGUSTE, DEUXIÈME GARÇON, GARÇONS. (*Les uns s'occupent de l'étalage ; les autres tiennent et coiffent des têtes à perruque, etc.*)

CHENU.

Il faudra faire donner un coup de fer à ces peignoirs. Le coup de fer est la lessive du coiffeur... chaud, chaud et l'étalage, soignons l'étalage, mettez d'abord en montre mon fluide des Carmes pour la régénération du tube capillaire.

AUGUSTE.

Oui, patron.

CHENU.

Puis mon savon de pattes d'oie pour enlever les rides, on ne fait pas assez mousser mon savon de pattes d'oie; non plus que mon rasoir des amazones, pourtant si commode pour se faire la barbe à cheval.

AUGUSTE.

Mais, patron...

CHENU, *l'imitant.*

Mais patron... Qu'est-ce que vous faites là?

AUGUSTE.

Faut-il pas que j'astique le tronc?

CHENU.

Oh ! il n'y a pas de danger qu'on le néglige le tronc, on appelle même beaucoup plus l'attention des clients sur le tronc que sur mes articles... Si au moins le produit du tronc vous servait à vous habiller un peu plus convenablement. Vous n'êtes pas honteux de porter un habit aussi gras.

AUGUSTE.

C'est le maleïnocôme...

CHENU.

C'est cela. Voilà où passent mes huiles et mes pommades.

DEUXIÈME GARÇON, *à part.*

On ne peut cependant pas être tout le temps à se laver les mains.

CHENU, *à Auguste.*

Si demain vous n'avez pas un autre habit, vous quitterez mes salons.

DEUXIÈME GARÇON.

Ses salons !

AUGUSTE.

Mais, patron, je n'ai pas de quoi m'en acheter un autre.

CHENU.

J'ai dit : vous quitterez mes salons. (*Appelant.*) Laurence, Laurence.

LAURENCE, *entrant.*

Mon ami?

CHENU.

Est-ce que tu n'es pas bientôt prête ? Tu sais que la baronne Vandémal t'a fait prier de passer chez elle ce matin.

LAURENCE.

Je n'ai plus qu'à me faire coiffer et je pars. M. Auguste, pouvez-vous vous occuper de moi?..

AUGUSTE.

Oh! je crois bien, Madame.

CHENU.

Il est bien empressé aussi, lui, auprès de ma femme. Ah! une autre recommandation et des plus importantes : lorsque les clients affluent, ce qu'explique suffisamment ma renommée, les derniers arrivés craignant de trop attendre filent, et vous les laissez filer.

DEUXIÈME GARÇON.

Que voulez-vous qu'on y fasse ?

CHENU, *l'imitant avec dérision.*

Que voulez-vous qu'on y fasse?... Mais autant de chalands vous laissez partir, autant de pièces de cinquante centimes dont vous me frustrez.

AUGUSTE.

Dam ! on ne peut cependant pas contenter tout le monde à la fois...

CHENU.

Les contenter, non, mais les retenir, si ; il ne s'agit pour cela, aussitôt qu'entre la pratique, de vous écrier : « Monsieur, c'est à vous; Monsieur, on vous prend... » Si le nouveau venu a l'air de douter, vous lâchez celui que vous teniez pour aller à lui, vous lui enlevez son chapeau, vous l'empoignez, l'asseyez, l'entortillez; vous le barbouillez de savon ou lui garnissez la tête de papillotes, et, bien certain qu'il ne s'en ira plus, vous passez à un autre en répétant : « Monsieur, c'est à vous ! Monsieur, on vous prend. »

AUGUSTE.

Mais si le client se fâchait ?

CHENU, *se redressant.*

Il aurait alors affaire à moi, Isidore Chenu, inventeur de la brosse électrique, architecte en cheveux, breveté pour mes perruques, posticheur de la Comédie-Française, à moi (*changeant de ton*), qui lui témoignerais mes regrets en déplorant un zèle maladroit. Il recevrait mes excuses et je recevrais, moi, ses cinquante centimes.

LAURENCE.

C'est fini, n'est-ce pas?... Ma boîte ! donnez-moi ma boîte... et maintenant je m'en vais.

CHENU.

Ce n'est pas malheureux.

DEUXIÈME GARÇON.

Crac ! Allons bon !

CHENU.

Qu'est-ce qu'il y a?

DEUXIÈME GARÇON.

Ce sont les cheveux avec lesquels Monsieur Boisseau veut qu'on lui fasse un bracelet qui cassent toujours.

CHENU.

Vous n'êtes qu'un maladroit. Comme si les ouvrages en cheveux se faisaient jamais avec des cheveux ; tenez, prenez-moi ça, la crinière à cocotte, première qualité de crin.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSE POMPON.

ROSE, *entrant*.

Bonjour, mon petit Chenu, avez-vous pensé à mon chignon?

CHENU.

Parfaitement, il est au séchoir.

ROSE.

Vous savez qu'il me le faut pour demain, c'est ma première aux Menus-Plaisirs.

CHENU.

Vous l'aurez mais j'aurais été bien aise de vous l'essayer avant de lui donner le dernier fion.

ROSE.

En attendant, rattachez-moi donc un peu mes frisures, hein ?

CHENU.

Oh ! bien volontiers.

ROSE.

Quant à mon chignon jaune, car je ne veux plus jouer qu'en blonde, je passserai l'essayer en revenant de ma répetition... Ah ! dites-donc, le baron Vandémal vous a-t-il commandé un médaillon ? Je l'avais engagé à s'adresser à vous.

CHENU.

Il ne m'a encore rien commandé.

ROSE.

Oh! mais il me faut mon médaillon. Quant on possède un aussi désagréable caractère que mon baron hollandais, il faut savoir se le faire pardonner par de jolis cadeaux.

CHENU.

Ah! c'est pour vous?

ROSE.

Oui, comme souvenir, avec des cheveux; au surplus, pour lui rafraîchir la mémoire, vous lui remettrez ceci. (*Elle lui donne une lettre.*)

CHEPU.

Ce petit poulet rose? C'est entendu.

ROSE.

Pas de bêtises, hein? Les mèches de cheveux, vous savez, ça se demande comme ça par politesse, mais c'est un prétexte qu'on prend pour avoir quelque chose de prix. Je m'en rapporte à vous pour le choix de l'objet; pas de clinquant, mais une simplicité de bon goût avec le plus de brillants possible et bien gros.

CHENU.

J'ai compris. (*Ils se parlent à voix basse.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOISSEAU, ERNEST.

BOISSEAU, *à Ernest, avec lequel il entre.*

Ici, voyez-vous, jeune homme, ça n'aura pas l'air préparé, vous rencontrerez le baron Vandémal comme par hasard; il est, par ses relations, très-influent et en même temps très-serviable, quoiqu'un peu bourru: il vous facilitera les démarches pour ne pas manger trop longtemps la vache enragée du régiment.

ERNEST.

Merci mille fois.

PREMIER GARÇON, *à Boisseau.*

Monsieur, c'est à vous.

CHENU, *bas au premier Garçon.*

Crétin! est-ce que c'est aux abonnés qu'on dit ça?

BOISSEAU.

Salut, maître Chenu.

CHENU.

Monsieur Boisseau, j'ai bien l'honneur.

ROSE.

Où ai-je donc mis mon ombrelle?

ERNEST.

N'est-ce pas celle-ci, Madame ?

ROSE.

Si monsieur, je vous remercie. (*A part.*) Il est gentil ce petit.

ERNEST, *de même.*

Jolie femme! Et qui a un rude chic.

ROSE.

Dites donc, mon petit Chenu, quel est donc ce jeune homme?

CHENU.

Un de mes clients engagé volontaire... Ah! monsieur Ernest, il va falloir se mettre à la coupe réglementaire.

ERNEST.

C'est insensé, mais que voulez-vous, pour en être quitte après un an.

ROSE, *à part.*

Eh bien! le colonel qui aurait un régiment comme cela pourrait dire qu'il a de la chance. (*Haut, avec intention.*) C'est convenu, n'est-ce pas, je repasserai vers cinq heures. (*Saluant.*) Messieurs.

CHENU.

A cinq heures, c'est ça ; ce sera prêt.

ERNEST, *à part.*

Ah! elle reviendra!... c'est bon à savoir.

ROSE, *sortant.*

Décidément il est très-gentil ce mossieu Ernest.

BOISSEAU *à Chenu.*

Vous n'avez pas vu le baron aujourd'hui?

CHENU.

Ce n'est pas encore son heure.

BOISSEAU.

En l'attendant, qui est-ce qui me donne mon petit coup de fer ?

CHENU.

Quel coup de fer ?

BOISSEAU.

C'est mon jour de frisure.

CHENU.

Ah ! je ne l'aurais pas cru à voir l'ondulation de vos tubes.

BOISSEAU.

A propos de tubes, et mon bracelet !

CHENU.

On s'en occupe.

BOISSEAU.

Très-bien, très-bien. (*Examinant la mèche de crin que lui présente Chenu.*) Je ne croyais pas avoir les tubes, puisque tubes il y a, ni si noirs ni si longs.

CHENU.

Mes produits ont tant de puissance qu'ils font noircir et pousser les cheveux même après qu'ils sont coupés.

ERNEST, *prenant Chenu à part*

Oh ! c'est insensé !... Et la barbe, est-ce que vous avez aussi quelque chose pour l'activer un peu ?

CHENU.

Pour faire croître la barbe, les cheveux, tout, mon fluide des Carmes est infaillible. Vous vous faites raser ?

ERNEST.

Si vous trouvez que j'en aie besoin.

CHENU.

Toujours.

BOISSEAU.

Eh bien ! je me ferai raser aussi... j'ai le neuf... pas le six, le neuf, qui a le délié en bas de soi.

AUGUSTE.

Je vais d'abord vous mettre vos papillotes.

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est donc que cette dame qui sort d'ici ?

CHENU.

C'est une artiste des Menus-Plaisirs, la fameuse Rose Pompon. Elle allait à sa répétition.

ERNEST.

Ah ! elle a l'air bien agréable.

CHENU.

Elle est très-aimable et faite, je ne vous dis que ça... des jambes, des bras, des épaules ! et puis des signes qu'on peut dire bien placés... Ces dames répètent toujours : « Le coiffeur ! oh ! ce n'est pas un homme ; » mais pour cela, vous comprenez, on n'a pas les yeux dans sa poche.

LE PREMIER GARÇON, *à Ernest.*

Monsieur, l'eau est prête.

BOISSEAU.

Ce mâtin de Chenu !... Hum ! qu'est-ce qui grille ?... Chenu, il y a quelque chose qui brûle ici, ça empoisonne le roussi.

ERNEST.

C'est vrai, on dirait qu'on flambe un dindon.

CHENU.

C'est une plume d'oie qui sera tombée dans le cendrier.

BOISSEAU.

Mais non, ce sont mes cheveux.

AUGUSTE.

Je sais ce que c'est ; le fer était peut-être un peu chaud.

BOISSEAU.

Un peu chaud, vous êtes modeste !

CHENU, *à Ernest qui se lève.*

Vous ne vous faites pas coiffer ?

ERNEST.

Non, pas maintenant... Vous avez une marchande de fleurs, je crois, près d'ici.

CHENU.

Oui, à deux pas, à gauche en sortant.

BOISSEAU.

Comment, vous ne m'attendez pas et vous n'attendez pas le baron ?

ERNEST.

Vous m'excuserez, mais j'ai une petite course pressée du côté des Menus-Plaisirs.

CHENU, *à part.*

Oui, un bouquet à envoyer à Mademoiselle Rose.

ERNEST.

Du reste, je repasserai ici vers cinq heures. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, *entrant, avec mauvaise humeur.*

Sapristi, faites donc attention, jeune homme.

BOISSEAU.

Le baron !... Eh mais, c'est mon protégé que vous malmenez ainsi.

LE BARON.

Qu'est-ce que cela me fait? tiens, Boisseau !... De quel protégé voulez-vous parler ?

BOISSEAU.

D'un jeune homme que j'ai promis de vous recommander, qui a devancé l'appel et qui désirerait...

DE BARON.

Qu'on ne l'éloignât pas trop de Paris, n'est-ce-pas ? Nous en reparlerons. Monsieur Chenu, il faudra que vous envoyiez coiffer madame ce soir.

CHENU.

Ma femme est chez elle. Madame Vandémal l'a fait prier de passer avec différents articles...

LE BARON.

Elle va aux Italiens. J'ai, de mon côté, disposé de ma soirée, soyez donc exact ; je désire aller caser ma femme au théâtre, avant de me rendre... où j'ai affaire, car enfin ça ne vous regarde pas.

CHENU.

Je n'ai pas l'indiscrétion de vous demander...

LE BARON.

Je l'espère bien ! Je ne suis pas comme un tas de niais

qui ont la manie de raconter leurs affaires à tout le monde, chez les coiffeurs, par exemple; cela arrive à chaque instant. Des gens qui ne vous connaissent pas vous parlent de ceci, de cela... comme si ça vous intéressait. Je vous disais donc que j'ai tenu à ce que madame Vandémal allât aux Italiens. Elle aurait préféré se rendre à l'invitation de madame de Montbaurond, mais on ne peut pas laisser une femme seule exposée dans un bal, et comme je ne me souciais pas d'aliéner ma liberté pour aller la surveiller, alors...

CHENU.

Alors?

LE BARON.

Alors, je me suis arrangé comme il m'a convenu.

BOISSEAU, *à part.*

Quel animal?

LE BARON.

Plaît-il?

BOISSEAU.

Je dis ce bon monsieur Vandémal.

LE BARON.

Ah! très-bien.

CHENU, *bas.*

Monsieur le baron, j'ai une petite lettre pour vous.

LE BARON.

Et de qui?

CHENU.

Voyez...

LE BARON.

C'est une lettre de femme, ça. (*Il ouvre la lettre.*) Qu'est-ce que je disais? c'est de l'actrice en vogue... Rose Pompon. (*A lui-même.*) Elle me rappelle que je lui ai promis mon portrait dans un médaillon, avec des cheveux. Un souvenir qu'elle veut garder de moi... Elle m'en parle avec une âme... Elle ne veut pas qu'il m'en coûte trop... de cheveux; c'est vraiment une fille pleine de cœur... (*A Chenu.*) C'est de mon crêpé qu'on désirerait avoir avec un médaillon pour me mettre dedans; vous ne comprenez pas? pour mettre mon image dedans. Mais il ne faudrait pas trop me degarnir.

CHENU.

Est-ce que la crinière à cocotte n'est pas là.

LE BARON.

Qu'appelez-vous la crinière à cocotte?

CHENU.

C'est une façon de parler des chevelures épaisses comme est la vôtre.

LE BARON.

Ah! bon! Eh bien, en fait de médaillon, qu'est-ce que vous me conseilleriez bien?... Je sais bien que je n'ai pas besoin de votre avis, mais il me plaît de vous le demander.

CHENU.

Nous allons passer au magasin, je vous soumettrai différents modèles.....

LE BARON.

Au magasin, j'y passerai si je veux... Du reste, on m'indique à peu près ce qu'il faut. Je pourrai avoir ça pour ce soir, hein? parce qu'on est toujours mieux reçu quand on apporte... Vous ne comprenez pas encore?... Ce soir, tandis que madame Vandémal sera aux Italiens, c'est chez Rose que je compte aller; vous y êtes? c'est encore heureux... descendons... Ah! Boisseau, prévenez votre protégé qu'il se trouve ici vers six heures... En revenant prendre mon médaillon, je le verrai et il m'expliquera son affaire.

BOISSEAU.

Très-bien, merci. Eh mais! c'est la belle madame Chenu.

LE BARON, *à Chenu.*

Dites donc, Chenu!... Ne lui parlez pas de ma petite acquisition... à cause de ma femme. (*Il va à madame Chenu.*)

CHENU.

N'ayez crainte!...

LE BARON, *à madame Chenu, qui entre.*

Madame Chenu, mes hommages. (*Il lui offre une rose qu'il portait à sa boutonnière.*) Daignez l'accueillir comme une sœur.

LAURENCE.

Ah! monsieur le baron, vous êtes toujours d'une galanterie...

BOISSEAU.

Me permettrez-vous aussi, madame, de vous offrir ces quelques violettes tirées pour vous de leur mo leste retraite? (*Il lui offre un bouquet de violettes qu'il prend dans sa poche de derrière.*

LAURENCE.

Qu'est-ce que je vais vous vendre, messieurs?

CHENU, *à part.*

Voilà que ça commence; ils sont toujours tous comme ça après ma femme; je sais bien que le commerce a ses exigences, mais c'est égal, c'est dur à avaler. (*Haut.*) Je suis à vos ordres monsieur le baron.

LE BARON.

Je vous suis.

CHENU, *à Auguste, écartant Boisseau du comptoir.*

Donnez donc un coup de brosse à monsieur Boisseau.

AUGUSTE, *présentant le chapeau à Boisseau.*

Monsieur...

BOISSEAU.

Vilain jaloux! va, (*au garçon*) si vous revoyez M. Ernest, vous savez ce qui est convenu.

LAURENCE.

C'est quatorze francs cinquante centimes.

BOISSEAU.

Ah! c'est juste! (*Il paie et sort en saluant madame Chenu.*)

SCÈNE V

LAURENCE, *puis* GUSTAVE.

LAURENCE, *seule.*

Il faudrait avoir du temps de reste pour les écouter.

GUSTAVE, *entrant.*

Salut à la belle des belles!

LAURENCE.

Monsieur Gustave! Eh bien, vous m'avez fait jouer un joli rôle, vous.

GUSTAVE.

Comment cela?...

LAURENCE.

Oui, oui, faites donc l'ignorant... sous prétexte d'examiner un nécessaire de voyage que j'envoyais l'autre jour à... (*Elle regarde du côté par où est sorti le Baron.*)... une de mes pratiques, vous vous êtes permis d'y glisser une lettre et...

GUSTAVE.

Quoi vous savez?... Madame Vandémal vous a confié...

LAURENCE.

Taisez-vous donc, malheureux ! son mari est en ce moment au magasin.

GUSTAVE.

Le baron... Oh !... Du reste, il ne me connaît pas...

LAURENCE.

S'il apprenait jamais... je crois qu'il ne serait pas agréable pour vous de faire sa connaissance ; mais il ne s'agit pas de lui; il s'agit d'elle, qui m'a donné à votre sujet une leçon dont je me souviendrai.

GUSTAVE.

Qui cela?... madame Vandémal.

LAURENCE.

Silence donc !

GUSTAVE.

Expliquez-vous, de grâce.

LAURENCE, *prenant le ton le plus suffisant.*

Madame Chenu, me dit-elle, vous devez avoir dans votre clientèle un certain monsieur Gustave. En effet, madame. C'est que ce monsieur, croyant sans doute destiné à je ne sais qui le nécessaire que vous m'avez envoyé, y a insidieusement placé une lettre assez compromettante pour la personne à laquelle elle était adressée, et si elle fût tombée entre les mains de mon mari, cette méprise n'eût certes pas été de son goût. Veuillez la lui rendre en lui faisant observer que je ne l'ai pas même ouverte. (*Elle lui remet une lettre.*)

GUSTAVE, *atterré.*

Elle vous a dit cela?

LAURENCE.

Comme je vous le dis, et avec un air...

GUSTAVE.

Que m'apprenez-vous! mais si elle ne l'a pas lue, comment peut-elle avoir trouvé ma lettre si compromettante? (*Il ouvre la lettre.*) Que vois-je?... Est-il possible?... (*Avec une grand joie.*) Je ne rêve pas?... ô bonheur!... une réponse à mon billet.

LAURENCE.

Ah ça! qu'est-ce qui lui prend?

GUSTAVE.

Ah! ma bonne petite madame Chenu, il faut que je vous embrasse.

LAURENCE.

Décidément, devenez-vous fou?

GUSTAVE.

C'était un truc!... Hélène, elle s'appelle Hélène!...

LAURENCE.

Qui ça?

GUSTAVE.

Madame Vandémal. Elle répond à ma flamme et me donne rendez-vous ce soir, aux Italiens. Son mari mérite bien ça.

LAURENCE.

Si vous prenez par là, les maris en mériteraient tous autant; mais c'était bien la peine de faire tant de manières.

GUSTAVE.

Histoire de sauver les apparences et de ménager votre susceptibilité, quand je vous dis qu'il faut que je vous embrasse. (*Il court après Laurence, qui se dégage de ses bras.*)

LAURENCE.

Voulez-vous bien me laisser tranquille!... Ciel! mon mari...

GUSTAVE, *prenant un journal.*

Dissimulons. Et toi, chère lettre, sur mon cœur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHENU, LE BARON, AUGUSTE, DEUXIÈME GARÇON, *puis* DIVERS CLIENTS.

CHENU, *à sa femme.*

Pourriez-vous m'expliquer la voltige que monsieur Gustave exécutait autour de vous.

LAURENCE.

Oh! il n'y a pas de quoi vous montrer jaloux; il voulait m'embrasser...

CHENU.

Tout simplement, pour commencer. Si vous croyez l'explication satisfaisante.

LAURENCE.

Plus tard, je vous dirai pourquoi.... Auguste, voyez donc, monsieur. (*Elle indique Gustave.*)

CHENU, *à part.*

Elle va encore me parler des exigences du commerce!

LE DEUXIÈME GARÇON, *au Baron.*

Faire la barbe?

LE BARON.

Oh! je ne suis pas pressé (*prenant le journal des mains de Gustave*); puisque monsieur a terminé, je vais jeter un coup d'œil sur le journal.

GUSTAVE.

Comment donc.... (*à part*) il est sans gêne! (*Il a ôté sa redingote et s'asseoit devant la toilette de gauche.*)

CHENU, *à Laurence.*

C'est que j'aimerais mieux savoir tout de suite à quel propos monsieur Gustave...

LAURENCE.

Vous êtes trop curieux... occupez-vous donc de ces messieurs.

LE BARON.

Il n'y a jamais rien dans ces satanés journaux... Ah ça! et moi! est-ce qu'on ne va pas bientôt m'expédier! (*Il prend son chapeau.*)

LAURENCE.

C'est à vous, monsieur le baron.

LE BARON.

A la bonne heure. (*Il retire sa redingote et l'accroche à côté de celle de Gustave.*)

UN MONSIEUR ROUGE DE CHEVEUX, *entrant.*

Monsieur Chenu ?

CHENU.

Architecte en cheveux, breveté pour mes perruques, posticheur de la Comédie-Française, c'est moi, monsieur.

LE MONSIEUR ROUGE, *le prenant à part.*

Ce serait pour me faire teindre; c'est une surprise que je veux faire à ma femme pour sa fête.

CHENU.

C'est d'un bon mari ; monsieur est-il fixé sur la nuance ?

LE MONSIEUR ROUGE.

Plus bas... j'ai toujours eu envie de cheveux noirs, et puis ma femme adore les bruns.

CHENU, *bas.*

Rien de plus facile... (*haut*) une teinture en noir.

LE MONSIEUR ROUGE.

Taisez-vous donc, je n'ai pas besoin qu'on sache...

CHENU.

Oh ! ça se verra bien... Si vous voulez passer par là...

DEUXIÈME CLIENT, *entrant.*

Oh ! que de monde ! (*Il va pour sortir.*)

CHENU.

C'est à vous, monsieur, monsieur, on vous prend.

DEUXIÈME CLIENT.

Non, j'aime mieux revenir.

CHENU.

Puisque c'est à vous. (*Il le fait asseoir et lui met une serviette au cou.*)

UNE BONNE, *entrant.*

Je viens chercher les nattes, le chignon et les anglaises de mademoiselle Palmyre.

LAURENCE.

Les voici, mademoiselle.

PREMIER CLIENT, *au Garçon qui le coiffe.*

Elle n'a que ça de suppléments!... Palmyre... est-on volé! Décidément cette perruque ne me va pas... si je me faisais épiler?

TROISIÈME GARÇON.

Qu'est-ce qui vous resterait?

DEUXIÈME CLIENT.

Ah ça! est-ce que ce n'est pas bientôt mon tour?

LAURENCE.

C'est à vous, monsieur.

DEUXIÈME GARÇON, *se retournant vivement.*

Monsieur, on vous prend.

LE BARON.

Tonnerre! vous me flanquez du savon dans l'œil, faites donc attention.

PREMIER CLIENT.

Eh! bien, vous me plantez là?

AUGUSTE, *au premier Client.*

Je suis à vous monsieur, j'ai fini.

GUSTAVE, *souriant.*

Il me semble qu'il ne m'a pas réussi mes bandeaux aujourd'hui. (*Il prend la redingote du Baron, qu'il endosse, et va au comptoir, où il parle bas à Laurence.*)

AUGUSTE.

Coiffuré... merci, monsieur...

TOUS LES GARÇONS.

Merci, monsieur. (*Gustave met dans le tronc une pièce de monnaie.*)

CHENU.

Qu'est-ce qu'il a encore à parler bas à ma femme?

LE DEUXIÈME CLIENT, *à Chenu.*

Mais vous m'arrachez les cheveux.

LE DEUXIÈME GARÇON, *au Baron.*

Poudre de riz? veloutine?

LE BARON.

C'est bon pour vos gommeux, ça; du vinaigre!

CHENU, *considérant Gustave.*

Je vous demande un peu ce qu'il fait là?..

DEUXIÈME CLIENT.

Aïe! mais c'est mon nez que vous brossez.

CHENU.

Un peu d'eau Athénienne?

DEUXIÈME CLIENT.

Un peu, soit. (*Chenu, toujours préoccupé de sa femme, lui verse le flacon sur la tête.*) Allons, bon! vous m'inondez à présent.

GUSTAVE, *bas à Laurence.*

De la discrétion, (*saluant.*) Madame. (*Il sort.*)

LE MONSIEUR *primitivement rouge de cheveux, ayant la moitié de la tête teinte en noir, côté droit.*

On ne laisse pas comme ça une pratique en train, je veux qu'on me finisse.

LAURENCE.

Un peu de patience, monsieur...

LE MONSIEUR ROUGE, *s'arrêtant devant la glace.*

Oh! comme ça me change! si ma femme n'allait pas me reconnaître!... Heureusement qu'elle ne pourra renier ce côté-là. (*Il sort.*)

CHENU.

Mais... mais... mais il n'a pas payé! il est vrai qu'il y a des chances pour qu'il revienne, car enfin, si sa femme aime les bruns, elle doit les aimer complets. (*Au deuxième client, qui éternue.*) Dieu vous bénisse!...

LE DEUXIÈME CLIENT, *se levant et allant payer.*

Merci, c'est vous qui m'avez enrhumé..

CHENU.

Une coiffure, un flacon d'eau Athénienne.

LE DEUXIÈME CLIENT.

Comment! un flacon d'eau Athénienne ?

LAURENCE.

Puisqu'on l'a employé pour vous... trois cinquante.

LE DEUXIÈME CLIENT.

On ne l'a que trop amp... amplement employé... (*Il éternue de nouveau.*) Enfin! (*Il paie.*)

AUGUSTE.

Merci, monsieur. (*Au Baron.*) Monsieur, l'eau est prête.

LE DEUXIÈME CLIENT.

Ah! oui! c'est juste, c'est pour me rafraîchir la mémoire, après la tête. (*Il met dans le tronc une pièce de monnaie.*)

AUGUSTE.

Ça ne manque jamais son effet. (*Le premier Client se lève et va au comptoir.*)

DEUXIÈME GARÇON, *donnant un coup de peigne au Baron.*

Monsieur daigne ramener?

LE BARON.

Faut-il pas vous demander votre avis pour cela?

PREMIER CLIENT.

Bonjour, madame... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?..

LAURENCE.

Pardon, mais...

PREMIER CLIENT.

J'y suis. C'est que vous n'êtes pas habituée à me voir avec des cheveux; je suis Bourgeon.

LAURENCE.

Monsieur Bourgeon! Oh! mais vous avez dix ans de moins, votre santé est bonne?

PREMIER CLIENT.

Excellente! je vous remercie.

LE BARON.

Ah ça! où est donc ma redingote?... Je l'avais pourtant accrochée là... et, à sa place, je retrouve cette balayeuse!

LAURENCE, *à elle-même.*

La redingote de monsieur Gustave!

CHENU, *à part.*

Sapristi! (*Haut.*) Quelqu'un qui se sera trompé. La personne ne peut manquer de s'en apercevoir. (*Il essaie de lui reprendre la redingote.*)

LE BARON, *la tirant brusquement.*

Mais en attendant, je ne peux pas m'en aller en manches de chemise... et me voilà réduit à endosser cette machine-là...

LAURENCE.

Vous allez prendre un vêtement qui ne vous appartient pas ?...

LE BARON.

Et ma redingote, est-ce qu'elle appartient à celui qui s'en est emparé ?... Me voilà bien attifé ; j'ai l'air d'un gommeux ; et la lettre de Pompon qui voyage avec ma redingote, sacrebleu !

DEUXIÈME GARÇON.

Barbe et coiffure, merci, monsieur.

TOUS LES GARÇONS.

Merci, monsieur.

LE BARON.

C'est une manière de me forcer la main pour que je mette dans votre tronc, n'est-ce pas? mais avec moi ça ne prend pas, c'est bon pour les imbéciles...

AUGUSTE, *à part.*

Quel butor !

LE BARON.

Plaît-il ?

AUGUSTE.

J'appelle Victor.

LE BARON.

Sitôt que l'animal qui m'a pris ma redingote la rapportera, ne manquez pas de me la renvoyer... ou plutôt non, la lettre de Pompon n'aurait qu'à tomber entre les mains de ma femme... vous me le ferez savoir tout bonnement, et je viendrai la rechercher moi-même.

CHENU.

Soyez tranquille.

LE BARON.

Tranquille. Il n'y a fichtre pas de quoi ! Salut. (*Il sort.*)

CHENU.

Je crois, messieurs, que le moment est favorable pour aller prendre quelque nourriture.

AUGUSTE, *se frotte les mains.*

Oh ! merci patron. (*Les Garçons sortent.*)

CHENU, *à part.*

Gouillafs, va !

SCÈNE VII

CHENU, LAURENCE.

LAURENCE, *à elle-même.*

Eh bien, si le baron trouve la lettre de sa femme, ça va être gentil.

CHENU.

Maintenant que nous voilà seuls, j'espère que vous allez m'expliquer pourquoi M. Gustave tenait tant à vous embrasser.

LAURENCE.

Ah! vous revenez là-dessus. Puisqu'il est amoureux, c'est bien naturel.

CHENU.

Ah! vous trouvez tout naturel qu'il soit... Eh bien! à votre compte alors, il serait également tout naturel que je fusse...

LAURENCE.

Mais il est amoureux d'une autre malheureusement.

CHENU.

Plaît-il? pourquoi ce malheureusement?

LAURENCE.

Parce que celle qu'il aime est mariée.

CHENU.

Eh bien, et vous?...

LAURENCE.

Moi aussi, mais elle, elle a eu l'imprudence de lui écrire, et sa lettre est, à l'heure qu'il est, entre les mains de son mari.

CHENU.

Et c'est pour cela que M. Gustave voulait vous embrasser? comme c'est clair!

LAURENCE.

Mais quand il voulait m'embrasser, il ne savait pas plus ce qu'il faisait que lorsqu'il a si maladroitement échangé son paletot contre celui du baron.

CHENU.

Et c'est dans la redingote de M. Vandémal que se trouvait la lettre?.. Je commence à comprendre... Alors c'est le baron qui est...

LAURENCE.

Comme vous dites...

CHENU, *à part.*

J'aime mieux ça...

LAURENCE.

Silence, quelqu'un!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ERNEST, *puis* ROSE.

ERNEST, *à part.*

Elle n'est pas encore arrivée. Il est pourtant cinq heures. (*Haut.*) Je croyais trouver ici...

CHENU.

Je sais... Monsieur Boisseau; il a pris rendez-vous avec le baron pour six heures et je suis chargé de vous le dire.

ERNEST.

Je voulais parler d'une autre personne... de mademoiselle Rose; elle n'est pas revenue?

CHENU.

La voici.

ROSE, *à Ernest.*

C'est vous, Monsieur, qui m'avez envoyé ce joli bouquet; voilà une aimable attention! J'espère que vous assisterez demain à notre première représentation aux Menus-Plaisirs. Il faudra venir me voir dans ma loge. Je ne vous engage pas à tenter une visite chez moi. Monsieur est si jaloux! que je suis obligée de fermer ma porte à tous mes amis...

ERNEST.

Si vous voulez bien me recevoir au théâtre, ce sera une bien douce compensation.

ROSE, *à Chenu.*

Et ma coiffure?

CHENU.

Elle est prête... elle doit être prête... (*Appelant.*) Monsieur Auguste!... (*A Rose.*) Si vous voulez passer l'essayer.

ROSE.

Avec plaisir, Monsieur... Monsieur Ernest, je crois, me dira si elle me va bien.

ERNEST, *avec empressement.*

Très-volontiers.

CHENU, *l'arrêtant.*

C'est que ce salon est exclusivement réservé aux dames.

ROSE.

Oh! il y a si peu de différence, à cet âge-là!

ERNEST.

Oh! elle est insensée!...

CHENU, *à part.*

Monsieur Gustave. (*Haut.*) Allez, allez. (*Rose et Ernest sortent*).

SCÈNE IX

CHENU, LAURENCE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *entrant; il est très-pâle.*

Ma redingote! qu'est devenue ma redingote? elle n'est plus là! Ah! (*Il retire celle qu'il porte.*)

LAURENCE.

Ah! vous avez fait quelque chose de joli! Dame, vous avez pris le paletot du baron, et de son côté il a naturellement pris le vôtre.

GUSTAVE.

Je m'en doutais... Mais s'il trouve la lettre de sa femme, je suis flambé!

LAURENCE.

Eh bien, et elle?

GUSTAVE.

Oh! elle! elle ne m'inquiète pas.

LAURENCE.

Vous êtes encore aimable.

GUSTAVE.

D'abord, elle est trop adroite pour se compromettre, et pour jamais rien écrire qu'elle ne puisse justifier, surtout aux yeux d'un mari, et puis... si elle avait besoin d'une arme contre le sien, elle aurait ceci... un petit poulet carotte, que j'ai trouvé dans la poche du baron.

LAURENCE.

Oh! voyons...

GUSTAVE.

Il s'agirait de lui renvoyer sa pelure, à lui...

CHENU.

Il a, au contraire, bien recommandé de la lui garder, en disant qu'il viendrait la rechercher.

LAURENCE.

Il faut à cette demoiselle des émeraudes, parce que c'est couleur d'espérance, dit-elle, et qu'on ne vit que de ça... (*Lisant.*) Avec des brillants qui jettent beaucoup de feu, comme vos yeux... pas mal gros, vos yeux sont si grands !

CHENU.

C'est la lettre de Rose Pompon au baron...

LAURENCE.

Comme c'est ça! Un mari chicanera sa femme pour une dépense insignifiante, et pour une maîtresse... (*A part.*) Soyez donc vertueuse, quand on voit les hommes agir comme ça.

LE BARON, *à la Cantonnade.*

Chenu, où est Chenu, mille tonnerres ?

CHENU.

Le baron !

GUSTAVE.

Lui ! mais s'il me trouve ainsi sans vêtement, il verra tout de suite que c'est moi qu'il a dépouillé.

CHENU.

Endossez vite ce peignoir, et placez-vous là devant cette toilette. Il était temps...

SCÈNE X

LES MÊMES, LE BARON, *qui entre suivi d'Auguste.*

AUGUSTE, *entrant derrière le Baron.*

Mais, Monsieur, puisque je vous dis que j'ignore à qui est ce paletot.

LE BARON, *défaisant la redingote de Gustave.*

Chenu, à qui appartient ce vêtement ?

CHENU.

Ce vêtement ? Connais pas. (*Il fait signe à Auguste de s'occuper de Gustave.*)

LE BARON.

Puisque voici ma redingote, vous devez bien savoir qui est-ce qui l'a rapportée.

CHENU.

Qu'est-ce qui l'a rapportée?... mais... je ne sais...

LAURENCE.

C'est un commissionnaire qu'on en a chargé.

LE BARON.

Vous voulez me cacher le nom du misérable, mais je saurai bien le trouver malgré vous, car j'ai de lui une espèce de signalement; dans cette lettre sans adresse et avec un simple prénom, que lui a écrite ma femme... en tout bien, tout honneur, car on y voit bien qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se débarrasser du quidam, comme d'une insupportable teigne.

LAURENCE.

Nous n'en doutons pas.

LE BARON.

Oh! mais je tiens à vous en donner la preuve. (*Lisant.*) « Non, Gustave, » il s'appelle Gustave; « non, Gustave, » elle ne l'appelle même pas monsieur, est-ce assez dédaigneux! «je n'irai pas au bal de madame de Montbaurond : je ne m'exposerai plus à ce que, dans l'enivrement d'une valse, vous me teniez frémissante... » Pauvre femme! Voyez-vous, elle a frémi. « Vous me teniez frémissante au contact de vos longs cheveux blonds. » Il a des cheveux blonds!

CHENU

Il a des cheveux blonds!

GUSTAVE, *bas à Auguste.*

Coupez-les-moi.

LE BARON, *continuant.*

« Je ne veux plus sentir sur mes épaules nues le chatouillement de vos moustaches... » Il a des moustaches!

CHENU.

Il a des moustaches!

GUSTAVE.

Coupez-les-moi!

LE BARON.

« Ni le frôlement de vos favoris. » Il a des favoris!

CHENU.

Il a des favoris!

GUSTAVE.

Coupez-les-moi.

LE BARON.

« Ne me cherchez donc pas dans la foule, à travers ce lorgnon qui rend votre regard plus pénétrant, et qui, sur votre nez aquilin, ajoute encore à votre physiomie diabolique. » Il a un nez aquilin!

GUSTAVE.

Coupez-le-moi.

AUGUSTE.

Plaît-il?...

GUSTAVE.

Pas le nez, le lorgnon.

LE BARON, *lisant.*

« D'ailleurs, mon mari, qui au bal préfère pour moi les distractions du théâtre, vient d'avoir la galanterie de m'apporter une loge aux Italiens, la loge 9... » J'espère qu'elle lui met les points sur les I: « loge 9, » pour qu'il ne doute pas... (*Reprenant.*) « Et, suivant le désir de mon mari, j'irai aux Italiens. » C'est un ange, cette femme-là..... Lui donne-t-elle assez carrément son compte?

CHENU.

Pour cacher ce qu'elle veut dire, ça c'est vrai qu'elle ne le cache pas...

LE BARON.

Aussi sa droiture m'oblige-t-elle à la protéger davantage, et à punir plus sévèrement cet inconnu qui l'obsède.

GUSTAVE, *se levant, défiguré, se regardant et soupirant très-fort.*

Oh!... Ah!... ah!...

AUGUSTE, *bas.*

Il est certain que ça vous change! joliment. Quand je dis joliment...

GUSTAVE.

Oh! oh!

LE BARON.

Qui est-ce qui geint? Est-ce que vous avez un phoque ici?...

AUGUSTE, *bas à Gustave.*

Taisez-vous donc, vous allez lui donner des soupçons.

LAURENCE.

C'est peut-être votre récit qui aura ému ce monsieur comme il nous a émus nous-mêmes.

GUSTAVE.

En effet, votre situation mérite tant de sympathie, que je prends une vive part...

LE BARON.

Le fait est qu'il faut espérer qu'il y a encore des honnêtes gens dans ce monde... C'est égal, s'il en est ainsi, je vous remercie Monsieur, touchez-là !...

GUSTAVE *méconnaissable.*

Monsieur... (*A part*). Se moque-t-il de moi ?... mais non, je crois qu'il n'a pas de soupçons.

LE BARON, *à Gustave.*

La confiance n'est pas mon fort, mais la sympathie que vous m'avez montrée m'engage à m'ouvrir à vous ; votre nom ?

GUSTAVE.

Gus... Gusman. Don Gusman.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MONSIEUR ROUGE ET NOIR.

LE MONSIEUR ROUGE ET NOIR, *entrant, à Chenu.*

Eh bien, ma femme est très-contente, elle a un peu ri d'abord, à cause de son cousin qui riait comme un imbécile, mais elle a dit que j'avais besoin d'être achevé...

LE BARON, *à Gustave.*

Permettez que j'examine un peu ce paroissien-là. Il y a des rouges qui se font passer pour blonds et... (*Tournant autour du Monsieur*). Ah ça ! je le croyais rouge et il est noir. (*A Gustave*). Voyons, Gusman, je vous emmène, vous; vous dînerez avec moi, et vous servirez ensuite de cavalier à ma femme pour la conduire aux Italiens. Je conserverai ainsi toute latitude pour chercher l'autre.

CHENU, *à lui-même.*

Eh bien, il est d'une bonne pâte.

LE BARON *à Gustave.*

Endossez votre habit et partons...

GUSTAVE.

Mon habit... (*A part*). Fichtre! que faire?...

LE BARON.

Allons, allons, l'habit de Monsieur.

CHENU.

Cré coquin, Auguste, savez-vous où est l'habit de Monsieur?

AUGUSTE, *à part.*

Si j'osais! (*Présentant son habit à Gustave.*) Voilà, Monsieur.

GUSTAVE, *endossant l'habit d'Auguste.*

Tu me sauves... je saurai reconnaître un tel service.

AUGUSTE, *considérant la redingote de Gustave.*

Ça me fera un rude paletot pour le dimanche.

LE BARON. *à part.*

Moi qui le prenais pour un élégant. Il a l'air diablement pané...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BOISSEAU, ERNEST, ROSE *et les autres personnages de la pièce.*

BOISSEAU, *entrant par le fond.*

Six heures! baron. Vous voyez que je suis exact.

ERNEST, *entrant par la gauche.*

Et moi aussi...

BOISSEAU.

Le jeune homme dont je vous ai parlé!...

LE BARON, *à Ernest.*

Je sais ce que vous désirez de moi, mais en ce moment... Tiens, au fait, service pour service ; j'ai donné ce soir un rendez-vous à quelqu'un, à une dame : allez m'attendre chez elle, et m'excuser si je ne suis pas tout à fait exact. Voyons, à votre âge, on connaît trente-six jeux pour amuser : vous lui ferez prendre patience et à mon arrivée nous causerons de ce que vous désirez... Voici l'adresse de la dame en question. Rose Pompon, place Beauveau, 17.